



Chapitre I : Jésus terre-à-terre

EN GUISE D'INTRODUCTION

Ne suis pas ces fanatiques qui voient au-delà de toi et des tiens, au-delà de ta venue et de ta disparition, et de celles des tiens, et au-delà encore, quand aura pris fin tout le cheminement : ta vie, et celles que tu engendres, et celles qui jailliront de celles que tu engendres, en un monde sans fin ; car cette engeance n'a nul besoin de toi ; ils ne te voient pas et ils ignorent tes gémisses, tant les obsèdent ta damnation, et celle de ta descendance, et celle, multiple, de toutes les multitudes qui seront engendrées de ton espèce, aussi abondante que les poissons dans les ruisseaux, aussi abondantes que les poissons dans les plus vastes eaux. Ton salut les affole autant que le salut de ta tribu. Tourne-toi plutôt vers les hommes de peu, qui pour toutes choses incomplètes, pour toutes choses incertaines, ont une aptitude nonpareille : eux ne te repousseront pas, ni dans ton corps charnel, ni dans ta souffrance temporelle, ni dans tes pleurs, ni dans tes rires ou tes lamentations. Tu n'as pas vocation à la Dernière Station, mais rendez-vous avec des petites béatitudes : pommes au creux de la main, petites coupes pour étancher la soif, mots qui ne vont nulle part mais qui ont commerce avec la seule oreille externe, purs bavardages aux portes de ton piètre calvaire.

Quand tu t'agenouilles, ne surestime pas l'ampleur de ta génuflexion. Tu n'as pas à connaître l'étendue de ta misère. Tu n'as pas

à t'inquiéter de ne connaître point la grandeur ni la largeur de ta foi, et de ne savoir point si elle t'élève beaucoup vers le ciel ou juste un peu, comme un arbre jeune ne s'élève que juste un peu vers le ciel.

Ne cherche rien au-delà de l'effigie. Car des idoles, des lambrequins et des chandeliers cannelés, avec leurs sept flammes et leurs sept fois sept coulures, de l'autel et du chœur, de la nef et des bas-côtés, il ne t'appartient pas d'appréhender l'esprit, mais de saisir la seule apparence extérieure ; les Bêtes non plus ne te sont pas destinées, avec leurs yeux par-devant et leurs yeux par-derrrière, ni le cœur qui saigne, avec son feu, avec sa glace. Et tu ne converseras point avec martyrs, saints ni chérubins, ni avec leurs lys, agneaux ou ascensions. Aux uns l'effigie, à d'autres la Chose, et à d'autres encore la Chose dont la Chose elle-même ignore tout ; mais un seul accède au Sens de Ce qui est au-delà.

Ne marchande à l'aide d'aucun chiffre inconnu. Tes lèvres ne choisiront nulle prière que ta communauté n'ait sur les siennes car, bien qu'il ne soit donné aux hommes ni de prier, ni d'accuser, ni de souffrir tous pareillement, il ne t'est pas donné d'être instruite des différences à cet égard. Aussi quand tu implores la miséricorde de Dieu, use des mêmes termes où tu vois ton prochain l'implorer. Et si tu compatis, que ce soit comme ton frère et ta sœur.

Mais ne crois pas pour autant, à l'heure où gémit ton corset, et où tes lacets se distendent, et où tes mains s'avancent pleines de chagrin, que tu es faite comme l'homme qui pleure à tes côtés sans rien changer à sa respiration ni distendre son ceinturon ; car il est donné aux uns de s'épancher, à d'autres de se recroqueviller, et ce n'est pas à toi de t'en étonner.

Quand ton cœur se distend au récit des Miracles, et de la résurrection des morts, et de la survie des damnés disparus ; quand

ton cœur, tourné vers les Lieux Saints, se contracte de les savoir retrouvés puis à tout jamais reperdus, tu aurais tort d'imaginer que tu vis là le dixième des distensions et contractions qui murent les entrailles de Celui qui, en l'espace d'un seul et même rêve, leur donna naissance et leur donna la mort. Car tu ignores tout des formidables pluies du Ciel qui tombent de Lui et retournent à Lui, assez fortes pour que tu t'y trouves toi-même incluse et cependant anéantie : tu n'étais qu'une parmi d'autres sur Son chemin.

Quand tu vas au champ et remarques l'œil de ta chèvre, ne va pas t'imaginer savoir pourquoi on dirait dans la tête une eau d'humilité, ni pourquoi tes vaches ont ce regard étrange par-dessous les paupières, ni pourquoi le faucon vole parmi ses plumes, ni pourquoi les poissons ont ce froid sourire et vont toujours de l'avant. Eux aussi, ils peuplent Son chemin, mais toutes choses à Ses pieds n'ont pas une égale importance.

Ne te figure pas, quand tu te lèves à l'aube pour aller au milieu de la verdure, des fruits multicolores et du bois dur, afin de te prémunir, toi et les tiens, contre les jours de neige, non, ne te figure pas pouvoir conseiller la figue, ni questionner le blé, ni marchander avec l'arbre ; car c'est pour te prémunir contre le Jugement que tu les lies et les abats. Es-tu en mesure de savoir ce qu'il en eût été du Jugement si le blé avait donné de l'orge, l'orge des figues ? Ne fais-tu pas toi-même partie de tes pâturages ? Rends grâce à tes melons d'être ce que tu es ; impute, si tu veux, tes failles à tes figues ; engrange tes différences, mais avance vers ton deuil avec l'humilité de ce qui vient tant soit peu de la terre et qui tant soit peu y retourne pour en être jugé. Car ta vie est un éternel retour, et ta moisson le sait mieux que ton espèce.

Et quand il t'arrive de ne plus être habitée par ta religion, ni émue par la Nativité, ni ravie sous l'Étoile, ni rendue muette par

la poussière qui descend de Dieu, alors tourne-toi vers toi-même et cueille ce que tu es, en prévision du jour où tu auras besoin de tes œuvres passées comme signe et comme aromate, car tu es thym pour le Seigneur, armoise, encens ou immondices, mais quoi que tu sois, c'est le signe finalement qu'il te faudra apporter pour relever ton corps.

Va-t'en à présent, et libère mes parages de tes oraisons, car avec toi pour l'heure j'en ai fini, et avec tes façons, et les façons de tes façons, et tout ce que tu accroches aux demeures de l'âme. Et ne parle point de Moi, car tu ignores jusqu'à l'objet de tes propos et la nature de tes besoins ; tu ignores ce que tu as donné et ce que tu as pris ; tu ne sais pas quelle maille en toi a été la première à filer, ni le point par où je t'ai raccrochée sur mon aiguille. En vérité je te le dis, tu ignores l'étendue de ta blessure et en quoi elle m'importe ; tu ne sais pas non plus de combien ton âme s'avance vers moi, ni jusqu'où je me penche en avant pour l'attraper par la main.

Sais-tu le tracas que ton sort m'a causé, ou le dérangement ? Ou le plaisir peut-être ? Tu ignores à quelle Station je te rencontrerai. Si j'aurai voyagé longtemps ou si ton âme, telle une bulle, s'élevait et que mon avènement ait pris une éternité.

Toutes des choses sont pour toi comme l'arrière de ta tête. Tu ne les as point vues.